

CRITIQUE, festival. 12ème Festival de Pâques d'AIX-en-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 12 avril 2025. Orchestre Symphonique de Lucerne, Rudolf Buchbinder (piano), Michael Sanderling (direction)

Au lendemain d'une grande soirée d'ouverture avec **Martha Argerich**, toujours dans l'écrin feutré du Grand-Théâtre de Provence, le 12ème Festival de Pâques d'Aix-en-Provence a offert un autre moment musical d'exception, avec l'Orchestre Symphonique de Lucerne placé sous la direction énergique et inspirée du chef allemand Michael Sanderling. Au programme, deux monuments de la musique romantique : le *Premier Concerto pour piano* de Johannes Brahms, interprété par le pianiste Rudolf Buchbinder (né en 1946), suivi de la *Symphonie n°9 « Du Nouveau Monde »* d'Antonín Dvořák.

Dès les premières mesures du *Concerto pour piano n°1 en ré mineur, op. 15* de Johannes Brahms, l'Orchestre Symphonique de Lucerne impose une tension dramatique captivante, avec des cordes sombres et un tutti orchestral d'une profondeur remarquable. Michael Sanderling, avec une gestuelle à la fois

précise et passionnée, parvient à magnifier les contrastes de cette œuvre de jeunesse, à la fois tourmentée et grandiose. De son côté, **Rudolf Buchbinder** sait imposer la force tellurique de cette partition, mais un peu moins son introspection mélancolique... Le *Rondo final (Allegro non troppo)* n'en emporte pas moins l'auditoire dans un tourbillon rythmique, où Buchbinder fait scintiller chaque note avec une vitalité juvénile, malgré ses décennies de carrière. En *bis*, il offre une variation sur l'Ouverture de "*Die Fledermaus*" de Johann Strauss.

Après l'entracte, place à l'évasion avec la *Symphonie n°9 en mi mineur, op. 95* « Du Nouveau Monde » d'Antonin Dvořák. Sanderling et l'Orchestre Symphonique de Lucerne livrent une interprétation puissante, colorée et résolument narrative, comme un voyage à travers les vastes paysages américains qui inspirèrent le compositeur tchèque. L'*Adagio – Allegro molto* s'ouvre avec une tension mystérieuse, avant l'explosion du thème iconique, joué avec une énergie contagieuse. Les cuivres, d'une précision impeccable, rayonnent, tandis que les bois apportent des couleurs folkloriques envoûtantes. Le *Largo*, peut-être le mouvement le plus célèbre, s'avère un moment de pure magie. La mélodie du cor anglais (superbement interprétée par le soliste de la phalange suisse) plane au-dessus des *pizzicati* des cordes, créant une atmosphère à la fois nostalgique et sereine. L'orchestre respire comme un seul instrument, sous la direction attentive de Sanderling. Le *Scherzo (Molto vivace)* fait danser la salle avec ses rythmes bondissants, entre influences tchèques et américaines, avant le finale explosif (*Allegro con fuoco*), où l'orchestre déploie toute sa puissance. Les timbales et les trompettes font trembler la salle, tandis que les motifs thématiques s'enchaînent avec une logique implacable, jusqu'à la catharsis finale, saluée par un tonnerre d'applaudissements, qui finissent par entraîner un *bis*... la 8ème *Danses Slaves* du même Dvorak, prise dans un *tempo* diabolique !



**CRITIQUE, festival. 12ème Festival de Pâques d'AIX-en-
PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 12 avril 2025.
Orchestre Symphonique de Lucerne, Rudolf Buchbinder (piano),
Michael Sanderling (direction). Crédit photographique ©
Caroline Dautre**

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette)

Le printemps porte en lui l'idée de renouveau, de jeunesse, de fraîcheur, de vivacité, de limpidité.

Un groupe musical possède en lui ces caractéristiques au plus haut niveau : c'est l'extraordinaire **Trio Pantoum** qui a clôturé le Printemps des arts de Monte-Carlo. Ce trio est un printemps à lui tout seul !

Il fallait l'entendre interpréter le *Trio* de **Maurice Ravel**. Cette œuvre est emblématique pour cet ensemble. Il a pris le nom, *Pantoum*, de son deuxième mouvement – forme poétique de Malaisie qui a inspiré Ravel. Nous avons rarement entendu une interprétation aussi fine, subtile, limpide, précise, transparente de cette œuvre. Le souffle d'un zéphyr passait sous leurs archets. Et ces *pianissimi* ! Avez-vous déjà entendu des nuances plus fines, des sons plus transparents ? Ces jeunes nous ont donné une leçon. Il fallait également les entendre dans le *Quatuor pour la fin du temps* d'**Olivier Messiaen**, dans lequel ils furent rejoints par la clarinettiste **Ann Lepage**. De cette œuvre créée dans les conditions atroces que l'on sait – dans un camp de prisonnier pendant la guerre – ils donnèrent une interprétation frémissante, élégante,

jaillissante, inspirée, parfaite au plan de l'intonation, du phrasé, de la virtuosité. Ainsi s'enchaînèrent ces indescriptibles « *Liturgie de cristal* », « *Vocalise de l'ange* », « *Fouillis d'arc en ciel* » qui constituent cette œuvre. Lorsque la clarinettiste entama l'« *Abîme des oiseaux* », il se fit un silence dans la salle. On était accroché à son souffle. Le temps n'était peut-être pas fini. En tout cas, il était suspendu. Puis ce fut la « *Louange à l'immortalité de Jésus* » : à ce moment ultime de l'œuvre le chant solitaire du violon s'élève vers le ciel, accompagné de tintements angéliques du piano.

Ainsi s'achevait le Printemps des arts. Une « *Fin du temps* » pour une fin de « Printemps »...

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025.
RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio
Pantoum et Ann Lepage (clarinette). Crédit photographique ©
Alice Blangero

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra

**national, le 18 mars 2025.
BATTISTELLI : 7 minutes. N.
Petrinsky, N. Beller-Carbone,
J. Daviet... Pauline Bayle/
Miguel Perez Inesta.**

Que vont décider les 11 ouvrières à qui leur patron propose de renoncer à leur pause quotidienne de 7 minutes pour sauver leur usine ? Cette angoissante question est le sujet de l'opéra précisément intitulé « *7 minutes* » de Giorgio Battistelli – qui est donné à l'Opéra Lyon comme 3ème ouvrage dans le cadre de son Festival de Printemps (aux côtés [de *La Forza del destino*](#) et de [L'Avenir nous le dira](#) de Diana Soh). Comme si on était dans un exercice de télé-réalité, le compositeur a voulu mettre en musique les échanges verbaux « réels » entre les onze femmes en colère. Mais l'exercice est difficile. En effet, le débit du chant n'est pas aussi rapide que celui de la parole. Les dialogues n'ont pas la vigueur attendue. Ils ne nous accrochent pas. Ce n'est que vers la fin que le spectacle acquiert une certaine intensité. Et cela permet finalement de soulever les applaudissements.

L'histoire de ces « *7 minutes* » est inspirée de celle, réelle, de la révolte des employées de l'entreprise Lejaby à Yssingeaux en 2012. On se souvient des larmes de leur déléguée

au journal de 20 heures de France 2. L'histoire a été transposée sur scène par un auteur de théâtre, **Stefano Massini**. De là s'en est suivi l'opéra de Giorgio Battistelli. Mais la différence entre le théâtre et l'opéra c'est que, dans le premier cas, on peut reproduire avec exactitude le dialogue parlé. Pas dans le second. Le compositeur a eu beau utiliser des mélodies hachées, avec des changements brusques d'intervalles, on ne perçoit pas vraiment la violence des débats, des insultes, des invectives. Dans l'expression musicale, il ne fait pas de différence entre une phrase banale comme « *Donnes moi une cigarette* » et une exclamation angoissée comme « *Ils vont toutes nous virer !* »

Les chanteuses font leur maximum pour défendre leurs personnages, en particulier l'interprète du rôle de Mireille, **Jenny Daviet**, qui nous est apparue la plus combative du groupe. Notre admiration va aussi à **Natascha Petrinsky** qui, chantant quasiment en permanence, incarne Blanche, la déléguée du personnel. Elle appuie ses arguments sur de beaux sons graves. Vive comme un feu follet, la benjamine du groupe, **Elisabeth Boudreault** (Sophie), fait briller l'éclat de sa jeunesse par son soprano colorature. Annoncée souffrante, **Shaked Bar** a néanmoins parfaitement assuré son rôle de Rachel. **Giulia Scopelliti**, vêtue d'une robe de cocktail, au milieu de ses camarades en pantalon, incarne une Agnieszka touchante, terrorisée par l'idée de perdre son emploi. **Anne-Marie Stanley** impose dans son *solo* du III son personnage de Mahtab. (« *Mon sentiment c'est que vous, vous commencez à connaître la peur...* »). Cette belle distribution est complétée par **Sophia Burgos**, **Eva Langeland Gjerde**, **Jenny Anne Floryn** et **Lara Lagni**.

Tout cela est bien mis en scène par **Pauline Bayle**, dans un décor unique qui est un coin d'usine, tandis que **Miguel Pérez Iñesta** dirige efficacement l'orchestre – ainsi que le **Chœur de l'Opéra national de Lyon**... mais là, pas de problème, le chœur a été enregistré et est diffusé par bande !

A la fin, dans l'histoire, les votes pour la reprise du travail étant équilibrés, tout dépend de la dernière votante, Odette, laquelle est efficacement interprétée par **Nicola Beller Carbone**. Le suspens est à son comble. Si elle vote oui, l'usine reste ouverte, si elle vote non, elle ferme. Que va-t-il se passer ? Le rideau tombe... Deux heures se sont écoulées. Ces « *7 minutes* » ont, en effet, duré deux heures...

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra national, le 18 mars 2025.
BATTISTELLI : 7 minutes. N. Petrinsky, N. Beller-Carbone, J. Daviet... Pauline Bayle/ Miguel Perez Inesta. Crédit photo ©
Jean-Louis Fernandez

**CRITIQUE, concert. MONACO,
55ème Printemps des Arts de
Monte-Carlo (One Monte-
Carlo), le 15 mars 2025.
WEBERN / BERG / BEETHOVEN.
Quatuor Akilone.**

Le premier week-end du Printemps des Arts de Monte-Carlo (qui

court jusqu'au 27 avril pour cette 55ème édition !...) a été marqué par une programmation audacieuse, mettant en lumière la radicalité musicale à travers les époques. **Bruno Mantovani**, compositeur et directeur artistique du festival, a ouvert cette édition 2025 (le 12 mars) avec un concert consacré à Stockhausen ([auquel a assisté notre confrère André Peyrègne](#)), puis une création personnelle le surlendemain à la cathédrale de Monaco (à laquelle nous n'avons malheureusement pas pu assister...) – tout en orientant subtilement les projecteurs vers Pierre Boulez, dont l'influence se ressent en filigrane dans les œuvres choisies. Bien que la musique de Boulez soit principalement célébrée le 26 mars, jour anniversaire de sa naissance, son empreinte se devine dans les filiations et les évolutions stylistiques présentées tout au long du festival. Les « *before* », ces moments de médiation précédant les concerts, permettent d'ailleurs d'aborder plus directement cette figure majeure de la musique contemporaine.

Le 15 mars, à l'**Amphithéâtre du One Monte-Carlo**, c'est le **Quatuor Akilone** qui était mis en avant, un ensemble exclusivement féminin, lauréat du Concours de Bordeaux en 2016, et qui a offert un concert remarquable, en explorant les radicalités d'**Anton Webern** à Beethoven. Leur interprétation des *Six Bagatelles op. 9* de Webern a captivé par sa sensualité inattendue, dévoilant l'arrière-plan passionnel de ces miniatures musicales d'une extrême économie de moyens. Dans la *Suite lyrique* d'**Alban Berg**, les musiciennes ont magnifié les contrastes, passant d'un *vibrato* charnel à une évanescence presque fantomatique, restituant toute la complexité émotionnelle de l'œuvre. Leur disposition scénique, dite « à la viennoise », avec les premiers et seconds violons face à face, a renforcé la lisibilité des polyphonies, notamment dans le *Quatuor à cordes op. 130* de **Ludwig van Beethoven** (auquel on a restitué sa Grande fugue finale). Ce dernier, interprété avec une virtuosité impressionnante, a démontré l'engagement profond du quatuor, malgré quelques tensions perceptibles dans les mouvements enchaînés. La *Cavatine* a été un moment de

grâce, tandis que la *Grande Fugue* finale a confirmé leur maîtrise d'une partition exigeante, véritable sommet de la musique de chambre !

CRITIQUE, concert. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (One Monte-Carlo), le 15 mars 2025 (19h30). WEBERN / BERG / BEETHOVEN. Quatuor Akilone. Crédit photo © Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser & Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « Stimmung ». Neue Vokalisten

A Monaco, on est habitué au printemps. L'hiver, le plus souvent, est déjà un printemps. Mais lorsque, chaque année, arrive le *Printemps des arts*, la fête redouble. Ce festival est dirigé par une

personnalité aussi brillante que prestigieuse, le compositeur Bruno Mantovani, membre de l'Institut de France. La manifestation se déroulera cette année jusqu'au 27 avril et rendra hommage, comme il se doit, à Pierre Boulez, pour les cent ans de sa naissance.

Le premier concert, auquel assistait la Princesse Caroline, indéfectible soutien de la vie culturelle monégasque, se déroulait en la Galerie d'art contemporain Hauser & Wirth. Au programme cette œuvre vocale fascinante de **Karl-Heinz Stockhausen** qu'est « *Stimmung* ». Une heure de murmures, de chuchotements et d'exclamations sur la note de *Si bémol* ! Une heure hors du temps, envoûtante, hypnotisante, magnétisante, bouleversante. Fantastique début de Printemps !

Au début, six chanteurs (trois hommes et trois femmes), en tuniques blanches, membres des excellents **Neue Vokalsolisten** de Stuttgart, montent cérémonieusement sur une estrade. On les voit s'asseoir en cercle, comme pour s'adonner à un rite sacré. Une voix entonne un premier son, le passe en relais à une autre. Peu à peu se constitue un murmure collectif. Toute la salle entre en vibration, les voix étant relayées par haut-parleurs. « *Stimmung* » veut dire accord. C'est en effet sur un accord basé sur la note *Si bémol* que tous les effets sonores se construisent, se font et se défont, s'amplifient ou disparaissent. Le chant s'effectue sur des voyelles mais aussi sur des souffles sur des « *f* » et des « *ch* ». Parfois se forment des mots entiers. On perçoit alors, dans le tourbillon des onomatopées, des noms de divinités, des noms de jours de la semaine, ou encore des bribes de phrases issues d'un poème écrit par Stockhausen (Il paraît que ce poème est érotique... mas rien ne permet sur place de le vérifier !...).

Cette œuvre a une dimension mystique. Elle transforme le lieu en temple. Le public est en communion... presque en prière. La

musique frémit à fleur de lèvre, à fleur d'oreille, à fleur de peau. La musique est l'art du temps. L'art du printemps...

CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser et Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « Stimmung ». Neue Vocalsolisten. Crédit photo © Alice Blangero

CRITIQUE, 31ème Festival CLASSICAVAL. VAL D'ISERE, les 15 et 16 janvier 2025. Anne-Lise Gastaldi, Virginie Buscail, Clément Saunier... Loann Fourmental

L'édition 2025 du festival CLASSICAVAL de Val d'Isère restera dans les mémoires comme un cru d'excellence ; une édition

qui a incarné avec éclat les fondamentaux de l'événement musical : excellence, transmission, découvertes...

Une pleine réussite qui est aussi le renforcement de son ancrage dans le village avec pour personnage principal, l'église baroque où ont lieu tous les concerts : **Saint Bernard de Menthon**. La 31ème édition célèbre à nouveau les noces spécifiques des cimes enneigées et de la musique classique, en particulier chambriste. Val d'Isère poursuit sa transformation dans le sens d'un raffinement et d'une montée en gamme de son offre touristique ; évidemment les touristes toujours au rendez-vous viennent principalement skier ; tous savent combien ici l'enneigement y est exceptionnel et ses pistes parmi les plus attrayantes d'Europe.

Mais il y a à Val d'Isère ce supplément d'âme qui fait le charme d'une station qui a su conserver, entretenir, et même renforcer son identité aveline, un trésor qui écarte l'artificialité mondialisée [pour le moment]. L'art de vivre en haute tarentaise et spécifiquement à Val d'Isère, n'a pas son pareil et la destination offre une expérience exclusive. La présence d'un festival de musique classique ajoute évidemment au prestige et à la singularité du site [les offres culturelles et surtout la musique classique, demeurent [trop] rares dans les stations de ski, l'hiver. Pendant 3 soirs, avalins et visiteurs ont pu suivre les programmes musicaux conçus par la pianiste **Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique de l'événement. L'artiste a à cœur de poursuivre l'héritage du fondateur Jean Rezine quand encore jeune musicienne au démarrage d'une carrière professionnelle, il s'agissait de jouer pour parfaire encore sa pratique, enrichir son expérience, recevoir les conseils des plus avisés. Entre

transmission et partage, CLASSICAVAL qui a fêté ses 30 ans en 2024, propose ainsi plusieurs programmes riches, équilibrés, originaux.

Preuve en est donnée le premier soir de notre présence, **mercredi 15 janvier** ; comme une tradition bien comprise des festivaliers, chaque concert du mercredi met en avant un instrument spécifique, ce soir, la trompette... Incarnée par un virtuose déjà connu, **Clément Saunier**, membre de l'Intercontemporain. L'instrument rarement exposé dans un dispositif chambriste, permet ce soir d'écouter plusieurs partitions rares [d'autant plus appréciées] : l'exceptionnel et rarissime **Septuor de SAINT-SAËNS**, mais aussi Telemann [bienvenu dans l'écrin baroque de l'église], de Robert Planel. La complicité entre les musiciens produit ses fruits avec des cordes attentives, précises, engagées (conduites par Virginie Buscail), entre le piano d'Anne Lise Gastaldi et la trompette aux inserts raffinés et épisodiques auxquels le trompettiste apporte la plus grande douceur grâce à une maîtrise exceptionnelle des nuances. SAINT-SAËNS se délecte à varier les séquences entre vivacité, entrain, humour aussi. La partie du piano est majeure [**Anne-Lise Gastaldi** habitée, concentrée, argumentée comme à son habitude], les cordes exaltées, raffinées et la trompette aussi économe que fluide et percutante. Ce Septuor magnifiquement écrit est un joyau, d'autant plus apprécié à CLASSICAVAL.

Le lendemain (16 janvier 2025), récital d'un élève d'Anne-Lise Gastaldi, **Loann Fourmental**, qui après un Chopin ample et d'une force ancrée, sépulcrale, réalise un somptueux récital Robert Schumann à travers les 14 épisodes des « *Bunte Blätter* » / feuillets musicaux ; cycle de séquences courtes, ébauchées avec nervosité et caractère, sachant alterner le vif et le tendre... Entre souffle et fulgurance, le pianiste trouve ses

marques faisant chanter le clavier avec une impétuosité ciselée, délivrant de Schumann cet allant enivré, exalté, voire éperdu grâce à l'éloquence articulée de son jeu. En conclusion, et comme un nouvel accomplissement, le jeune pianiste joue La Semaine grasse du ballet Petrouchka de Stravinski, dans sa version originale pour piano de 1911 : solide et précis, puissant et nuancé, le piano de Loann Fourmental exprime toute la malice indomptable de la marionnette séditeuse, héros impétueux qu'il intègre ainsi dans une geste irrésistible en verve et contrastes maîtrisés. RV est déjà pris pour l'année prochaine (janvier 2026).

Prochain concert

En 2025, CLASSICAVAL propose son 2^e volet, le 12 mars prochain. Au programme, récital de piano avec Elena Rozanova, Anastasia Dewynter (piano), Chloé Roussev (violon), François Salque (violoncelle). Œuvres de Schubert, Mendelssohn, Tchaikovsky, Dvorak, Popper...

Nos plus – les bons plans à Val d'Isère

Pendant notre séjour, nous recommandons l'hôtel Avancher, situé au fond du village : excellent petit déjeuner, chambres confortables et très calmes.

Pour la restauration vous apprécierez en particulier 2 tables [raffinées, soucieuses de cuisiner des produits locaux] : Restaurant de l'hôtel Experimental, et aussi Les Barmes de l'ours (le premier restaurant à droite après l'entrée / l'établissement propose aussi une offre premium grâce à son 2^e restaurant gastronomique)

Toutes les infos sur le site de l'Office de Tourisme de Val d'Isère : <https://www.valdisere.com/>

LIRE aussi notre **présentation du Festival CLASSICAVAL 2025 (13-16 janvier 2025)** :
<https://www.classiquenews.com/val-disere-31eme-festival-classicaval-les-13-14-15-et-16-janvier-2025-anne-lise-gastaldi-direction-artistique>

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique :
<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-anne-lise-gastaldi-directrice-artistique-du-festival-classicaval-a-loccasion-de-ledition-2025/>

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 13 décembre 2024. « Last Work » par Ohad Naharin et le Hessisches Staatsballet de Wiesbaden

Chorégraphie énergique et engagée, *Last Work*, créée en 2015 au Festival Montpellier Danse, illustre toutes les richesses du style viscéral et lyrique du chorégraphe israélien Ohad Naharin (né en 1952), tous les champs signifiants et expérimentaux de sa propre écriture...

Prophète conquérant et concepteur de son propre langage gestuel et corporel (la liberté inventive de son écriture « gaga » en atteste), **Ohad Naharin** signe dans « *Last work* » un hymne à la créativité infinie... une invitation à l'ivresse rythmique et poétique qui, cependant, a aussi conscience de sa propre finitude ; autant d'ondulations souples incarnées par tous les corps du **Hessisches Staatballet** – compagnie allemande basée à Wiesbaden et invitée au **Festival Monte Carlo Dance Forum 2024** à « performer » la chorégraphie – qui portent l'élan et l'ivresse d'une énergie qui traverse chaque mouvement, de corps en corps, véritable transfiguration et parfois véritable négation de l'apesanteur. Mais, dans cette continuité organique des tableaux, se lit aussi une gravité continue, comme si le ballet tout en se déployant exprimait la menace dont elle avait conscience – et dont elle était la proie. La beauté s'écrit et se réalise dans un équilibre incertain, intranquille, entre euphorie et repli, exultation et renoncement, ce qui est également présent dans la musique de Naharin qui signe lui-même simultanément le flux musical (sous son pseudo Maxime Waratt).

Toute la chorégraphie éprouve les corps, au-delà de la

souplesse attendue ; tout s'enchaîne dans une course collective, une mêlée indistincte mais organiquement unie d'où s'extraît parfois un corps (pour un solo aussi saisissant que toute la vitalité du groupe). Observateur du monde à 360 degrés, **Ohad Naharin** recueille et absorbe les vibrations de notre monde, les soubresauts du chaos mondial ; il affirme ainsi l'éloquente puissance de son langage « gaga ». La danse est une épreuve, l'image-synthèse de l'expérience humaine, une sorte de performance qui traverse chaque danseur... en témoigne la femme en robe bleue qui court sur un tapis roulant tout au long de la pièce, soit une heure durant. Fidèles à la technique « gaga », les corps se désarticulent au-delà du connu, s'allongent, défiant la mécanique corporelle et l'ossature humaine. Solos, gestes exacerbés, percées individuelles mais toujours remarquables vertiges des rythmes collectifs. La musique enchaîne les tableaux les plus contrastés : souffle et respiration, berceuse *a cappella*, mais aussi martèlement syncopé en *rave party*... probable référence à la jeunesse de Tel-Aviv (la pièce a été créée initialement par la fameuse Batsheva Dance Company qu'il dirige...) qui – dans la danse répétée et affirmée – y puise un formidable exercice libératoire et cathartique, face au contexte géopolitique qui ne s'est guère détendu depuis l'écriture du ballet de 2015...



Sous tension ou menacé, le groupe s'accorde, exprime une formidable cohésion unitaire dans une énergie qui jamais ne s'avoue vaincue ou contrainte ; il manifeste une résilience enivrante dans un cadre asphyxiant. Sexe, orgie, guerre, massacre... tout est suggéré, exprimé, dénoncé... jusqu'au finale mordant, percutant, qui finit dans une course, une bacchanale effrénée sur une musique techno assourdissante. A l'échelle de notre brûlante actualité, la chorégraphie de Naharin – tout en n'écartant rien des brûlures, ni des souffrances de notre temps – défend coûte que coûte la justesse de la conscience et les forces de la riposte. Une pièce hypnotique !

(Grimaldi Forum), le 13 décembre 2024. « Last Work » par Ohad Naharin et le Hessisches Staatsballet de Wiesbaden. Toutes les photos © Andreas Etter

VIDÉO : « Last Work » de Ohad Naharin et la Batsheva Dance Company (2015)

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom

C'est par un éclatant succès public que s'est ouvert, le 11 décembre, le Festival

Monaco Dance Forum qui, jusqu'au 18 décembre, voit défiler les compagnies de danse internationales parmi les plus plébiscitées. Et c'est l'inclassable compagnie flamande « Peeping Tom » qui a l'honneur d'ouvrir le bal, avec « *Dptych* » – bien que la pièce « originale » soit « *Tryptic* »... -, mais Monaco n'affiche ce soir que les deux premiers volets : « *The Missing Door* » et « *The Lost Room* », d'une cohérence théâtrale indiscutable, et qui surprend autant qu'elle convainc, qui déstabilise autant qu'elle captive. Humour, onirisme, cauchemar... soit l'équation emblématique du geste défendu aujourd'hui par la troupe « Peeping Tom ».

La première partie se déroule dans les couloirs d'un hôtel et la seconde dans l'une des chambres de ce même hôtel... Ici fidèles à leur identité artistique, les artistes fusionnent dinguerie et bizarreries, délire et poésie, et ce à tous les étages, avec des performances solos ou collectives incroyables de la part des (seulement) 7 danseurs / comédiens... La scénographie a une part essentielle ici avec ce travail particulièrement léché qui fait référence aux années 50 et au cinéma d'Hitchcock... L'idée défendue par le duo fondateur de *Peeping Tom*, les belges **Gabriela Carrizo** et **Franck Chartier**, est d'exacerber le déploiement scénique, les possibilités d'une performance sans limites, tout en soulignant sa portée

onirique et la faculté de la scène à innover, à surprendre, et à générer l'inattendu... Dès l'origine du projet (une commande du *Nederlands Dans Theater* d'Amsterdam en 2013), la danse y est souveraine. Avec un glissement assumé et magnifiquement maîtrisé, où les danseurs se font acteurs.

« *The missing Door* » met en scène l'action avant la mort d'un personnage, et représente tout ce qui se passe dans la tête de la victime, comme dans un *flashback*. Entre réalité et souvenirs, l'action s'insinue et se précise progressivement dont les tableaux façonnent un somptueux labyrinthe enchanté / désenchanté, où les mouvements disent le traumatisme d'un couple, une rupture, en particulier dans les décalages des postures et des gestes, et même dans le relief du « *design sonore* », ici particulièrement raffiné. L'espace clos dit un enfermement. Un enfermement et des tensions qui favorisent comme dans une pouponnière, voire un lieu d'expérimentation, une autre réalité, avec des transformations continues et habiles qui mènent de la réalité factuelle aux manifestations imprévues, aux confins du fantastique, de l'inconscient, du surnaturel. Le bizarre voisine avec le rire, le loufoque avec le terrible, l'hyperréalisme avec le rêve... le spectacle fusionne danse, théâtre, cinéma, sur une scène où s'invitent aussi les atteintes climatiques et une nature envahissante qui menace les équilibres précaires. On retrouve des motifs propres à la compagnie belge, comme tout ce qui convoque sur la scène le surgissement des forces naturelles : vent et feuilles mortes, feu dévorant, destructeur et peut-être... salvateur ? Autant de signes qui aggravent la dérive générale et dilue toute notion de flux temporel attendu (et logique) ou d'action raisonnée.



Dans cette surréalité aussi terrifiante que délirante, parfois humoristique et caustique, les formidables danseurs de la Compagnie *Peeping Tom* maîtrisent autant la carte de l'individuel que du collectif, et excellent à exprimer l'éclatement à tous les niveaux : implosion des corps, explosion des situations, vertiges et transes tout azimuth. Envoûtés, militants, possédés, les personnages errent, tels des pantins ; ils expriment en panique infiniment plus d'humanité que d'autres héros dans un contexte plus attendu.

Le festival Monaco Dance Forum ne pouvait rêver meilleure entrée en matière !...



CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom. Photo © Monaco Dance Forum

VIDÉO : Teaser de « *Diptych* » par la Compagnie « Peeping Tom »

**CRITIQUE, opéra. RAVENNE,
Teatro Alighieri, le 19
novembre 2024. MONTEVERDI :
Il Ritorno d'Ulisse in
Patria. M. Borgioni, D.
Galou, V. Contaldo... Pier
Luigi PIZZI / Ottavio DANTONE**

Aux côtés de son fameux Festival d'été, qui a lieu chaque année (depuis 2012) au début de l'été, la ville de Ravenne, en Italie, célèbre pour ses somptueuses mosaïques paléochrétiennes, organise aussi un festival d'Automne, consacrée entièrement à la voix. Cette "*Trilogia d'autunno*" – intitulée cette année "*Eroi erranti in cerca di pace*" ("Héros errants à la recherche de la paix") – mettait à l'affiche trois spectacles : un récital du contre-ténor star Jakub Josef Orlinski – et deux opéras, tous deux mis en scène par l'immarcescible Pier Luigi Pizzi (94 ans !), et dirigés par Ottavio Dantone à la tête de son Accademia Bizantina : *Didon et Enée* de Henry Purcell, mais surtout le sublime *Il Ritorno d'Ulisse in Patria* de Claudio Monteverdi.

Dans le testament du maître de Crémone, en dirigeant du clavecin son ensemble ***Accademia Bizantina***, **Ottavio Dantone** a taillé et retaillé dans la partition, pour que l'esprit et le rythme de la musique épousent ceux de la mise en scène. En effet, il soutient que ce répertoire ne doit pas être traité comme une pièce de musée, mais réinterprété, comme cela se faisait au XVII^e siècle. Assimilant son travail à celui d'un tailleur qui met au goût du jour un vêtement « rétro », mais à l'étoffe toujours de bonne qualité, le chef manie les ciseaux sans vergogne, ajoutant même au besoin quelques morceaux de tissu pour remplir les vides.

De son côté, **Pier Luigi Pizzi** – qui comme à son habitude – signe également les décors et les costumes, conçoit un espace qui sera commun aux deux mythes (ceux d'Ulysse et Pénélope et de Didon et Enée). La patrie d'Ulysse, comme celle de la Reine de Carthage le lendemain, est montrée comme un environnement blanc et rectangulaire, fait de hauts murs et de portes. Le plafond est noir, ressemblant à un ciel nocturne. L'espace n'est pas entièrement fermé, et les portes s'ouvrent pour faire découvrir d'autres lieux, dont notre regard ne perçoit que des couleurs vives. L'admirable perfection des proportions et la succession des portes suffisent à définir un espace nu et accueillant, idéal pour mettre en valeur les figures humaines qui prennent ici une importance archétypale, en proie à des sentiments, des douleurs, des passions, des pensées et des mouvements de l'âme qui varient selon le contexte mais pas dans la substantialité.

Et la sobriété de la scénographie n'a d'égale que l'austérité des costumes, des gestes et des objets, peu nombreux mais symboliques : le métier à tisser, le lit nuptial, le trône. Certains accessoires définissent les personnages, comme les attributs des dieux (la foudre, le trident, le casque) ou le

bâton de mendiant pour Ulysse. Coup de théâtre qui est aussi un coup de génie, Jupiter est ici précédé d'un fauconnier qui promène un aigle majestueux sur son bras, un fier rapace tout ce qu'il y a de plus vivant... et une image qui fait sensation sur le public. La mise en scène de Pier Luigi Pizzi est fidèle au texte et au mythe, avec le mérite de ne pas imposer des structures interprétatives à un imaginaire qui relève de plein droit au bagage de tout spectateur sensible. Pizzi parvient également à définir, en quelques traits efficaces, les dix-neuf personnages qui jouent sur scène, dont aucun n'est négligeable, ni au point de vue dramaturgique, ni musical.



Un plateau soigneusement composé habite l'ensemble. Il est dominé par **Mauro Borgioni**, l'un des Ulysse du moment. Son *"Dormo ancora o son desto ?"* déploie d'entrée une palette dynamique grandiose, donnant véritablement la stature héroïque

du personnage, nonobstant la beauté de timbre préservée dans les plus subtils *piani*. La mezzo française **Delphine Galou** possède la même séduction vocale, et l'actrice nuance supérieurement le mélange doux-amer propre à l'épouse d'Ulysse. Tout à fait persuasifs, le Telemaco de **Valerio Contaldo**, dont la vigueur de timbre est bien en situation dans ce rôle d'adolescent, et le touchant Eumete de **Luca Cervoni**, qui interprète avec émotion ce personnage incarnant la fidélité et l'humanité. De même, la mezzo **Margherita Maria Sala** incarne une touchante nourrice Euryclée, avec une voix ample et corsée, pétrie d'humanité. Et encore, ouvrant le Prologue, le superbe contre-ténor de Danilo Pastore, ou la vigoureuse Minerva d'**Arianna Vendittelli**, dont on retrouve avec plaisir la voix chaleureuse, à travers ses multiples et toujours percutantes métamorphoses. De son côté, **Robert Burt** brûle les planches en Iro, sans tomber dans les facilités de la caricature, jusqu'à son émouvant suicide. Moins éclatant, le reste du plateau n'appelle pourtant aucun reproche. On y relève l'abattage de la jolie Melanto de **Charlotte Bowden**, comme la drôlerie du Nettuno de **Federico Domenico Eraldo Sacchi**, ou encore le Jupiter plus vrai que nature, avec ses muscles saillants de *bodybuilder*, de **Gianluca Margheri**. Finalement, seule **Candida Guida** affiche, sans démeriter vraiment non plus, des moyens un peu minces et parfois instables, en Giunone

Une salle (presque) comble fait un triomphe mérité à ce très beau succès d'ensemble.

CRITIQUE, opéra. RAVENNE, Teatro Alighieri, le 19 novembre 2024. MONTEVERDI : Il Ritorno d'Ulysse in Patria. M. Borgioni, D. Galou, V. Contaldo... Pier Luigi PIZZI / Ottavio DANTONE. Toutes les photos © Zani-Casadio

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Sociale (du 16 novembre au 1er décembre 2024). DONIZETTI : Zoraïde di Granata. Z. Markova, C. Molinari, K. Kim... Alberto Zanardi / Bruno Ravella

[Au lendemain d'une inoubliable soirée d'ouverture,](#)
un triomphale *Roberto Devereux* (avec Jessica Pratt et John Osborn notamment...), le Donizetti Opera Festival offrait un titre très rare du compositeur bergamasque : *Zoraïda di Granata*.

Gaetano Donizetti n'a que 24 ans quand, le 28 janvier 1822, il propose, au Teatro Argentina de Rome, *Zoraïda di Granata*, sur un livret de Bartolomeo Morelli. Comme pour *Il barbiere di Siviglia* de Rossini, six ans plus tôt, la malchance s'acharne sur le nouvel opéra : les partisans de Pacini, amant officiel de Pauline Borghèse, ont organisé une véritable cabale et, quelques semaines avant la première, le ténor Amerigo Sbigoli, prévu dans le personnage d'Abenamet, déclare forfait, obligeant Donizetti à adapter le rôle pour la contralto

Adelaide Mazzanti ! Le succès est pourtant au rendez-vous, le compositeur révisant sa partition, en 1824, pour le même théâtre... avec un heure de musique supplémentaire. C'est cette partition, d'une durée de 3h20, qu'a retenue le festival bergamasque, en coproduction avec le Festival de Wexford en Irlande – qui a eu droit à la primeur de l'événement, en octobre 2023.

Nous avons appris à oublier les conventions des livrets de l'époque (ici, les amours contrariées de Zoraida, dans une Grenade en guerre contre les Maures), quand la musique apporte le soutien nécessaire à l'intrigue. Mais nous savons également que Donizetti n'a pas été un génie précoce, comme Rossini ou Bellini, et qu'il n'a pas découvert son identité dès son troisième opéra, comme Verdi. En ces années d'apprentissage, le jeune Gaetano n'est encore qu'un élève très doué, très appliqué, auquel le grand Giovanni Mayr apporte avec raison son soutien (au point de le recommander au Teatro Argentina, pour la composition de Zoraida). Et c'est davantage dans l'opera buffa que Donizetti trouve sa voie à l'époque, avec *Il fortunato inganno* (Naples, 1823) ou le plus connu *Ajo nell'imbarazzo* (Rome, 1824). Dans l'univers *serio*, Donizetti, à la manière du jeune Mercadante, se réfugie du côté de Rossini et de Pacini, comme d'ailleurs dans son *Alahor in Granata*, autre drame se déroulant dans la ville andalouse, composé deux ans plus tard (en 1826). Et il lui faudra attendre 1830, avec l'*Anna Bolena* milanaise défendue par une Pasta au zénith, pour véritablement s'affirmer sur ce terrain.

Sublimée par des voix divines, comme les compositeurs du *belcanto* romantique avaient la chance d'en posséder, une partition telle que Zoraida peut prendre son envol et nous réserver quelques grands moments de plaisir musicaux et vocaux. Et c'est le cas ce soir, avec le trio de choix qui

porte l'ouvrage. Dans le rôle-titre, la soprano tchèque Zuzanna Markova fait étalage de tout l'art belcantiste qu'on lui connaît, faisant fi de toute les pyrotechnies vocales associées à sa partie, doublée d'une belle puissance vocale et d'une rare musicalité. Le baryténor coréen **Konu Kim** est une révélation, alliant une voix surpuissante à un timbre flatteur, des aigus puissamment émis en longuement tenus à un cantabile digne des meilleurs chanteurs belcantiste du moment. En Abenamet, la mezzo italienne **Cecilia Molinari** cherche un peu ses graves, mais endosse néanmoins crânement ses habits de guerrier, dardant des aigus sûrs autant que puissants, et ne reculant pas devant les sauts d'intervalles (avec plus de bonheur dans le registre aigu que grave cependant, comme déjà explicité). Enfin, les *comprimari* – tous issus de la "*Bottega Donizetti*" – assurent tous dignement leur tâche. Ainsi de l'Almanzor de **Tuty Hernandez**, de l'Ines de **Lilla Takacs** et de l'Ali de **Valerio Morelli**, une basse colorature au timbre superbe.



Côté scénique, **Bruno Ravella** a décidé d'inscrire la soirée dans un lieu emblématique d'un conflit plutôt récent, et en l'occurrence la Bibliothèque Nationale de Bosnie-Herzégovine,

construite à Sarajevo, à la fin du XIXe siècle, en style néo-mauresque, ici fidèlement reproduite par **Gary McCann** dans son état de destruction, juste après le bombardement de 1992. Toute l'action se déroule dans ce cadre très sombre, y compris quand, au II, Zoraida chante la beauté et le doux parfum d'un jardin de roses. Pendant plus de trois heures, le spectateur reste confronté à ce décor invariable, sauf lorsque descendent ou remontent dans les cintres un grand moucharabieh brisé (semblant indiquer une scène d'intérieur plutôt que d'extérieur) et un pilier, lui aussi brisé... L'action est transposée à la fin du XXe siècle : Almuzir est en costume trois pièces et cravate, Abenamet en *battle-dress*, et Zoraida en jupe plissée, gilet de laine et *brushing* millimétré. La violence du livret est inégalement suggérée par la direction d'acteurs, avec des moments de grande tension dramatique, surtout au second acte, mais aussi des baisses de régime à d'autres moments. On reconnaîtra, en tout cas, la lisibilité et la cohérence d'un spectacle qui, en respectant le *lieto fine* obligé du *seria*, est porteur d'espérance.

Dirigés par le chef italien **Alberto Zanardi**, les musiciens de la formation ***Gli Originali*** jouent sur instruments d'époque, formant un ensemble très équilibré avec le plateau vocal. Si certains montrent quelques défaillance (notamment du côté des cuivres), nos éloges iront vers un pianofortiste toujours éloquent pendant les nombreux récitatifs d'une partition qui méritait d'être (re)découverte !

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Sociale (du 16 novembre au 1er décembre 2024). DONIZETTI : Zoraide di Granata. Z. Markova, C. Molinari, K. Kim... Alberto Zanardi / Bruno Ravella. Toutes les photos © Gianfranco Rota

VIDEO : Une Interview de Bruno Ravella au sujet de sa production de « Zoraida di Granata » de Donizetti au Festival de Wexford, reprise à Bergame